

Il y a 250 ans, la naissance des États-Unis d'Amérique

Dans un remarquable ouvrage sur l'indépendance des Treize Colonies, Bertrand Van Ruymbeke retrace les étapes de la création de cette nation, notamment en cette année clé : 1776.



Pères La Commission des Cinq (de g. à dr. : J. Adams, R. Sherman, R. Livingston, T. Jefferson, B. Franklin) présente le texte de la Déclaration d'indépendance au Congrès, le 28 juin 1776.

À l'heure où les États-Unis s'apprêtent à célébrer le 250^e anniversaire de leur existence, Bertrand Van Ruymbeke, spécialiste de l'histoire coloniale américaine, signe un ouvrage magistral sur leur accession à l'indépendance. Sources à l'appui, il revient sur les raisons qui ont peu à peu amené les Treize Colonies à déclarer leur indépendance et à défier par les armes l'autorité du roi George III. Malgré l'enchaînement des faits, insiste-t-il, rien n'est

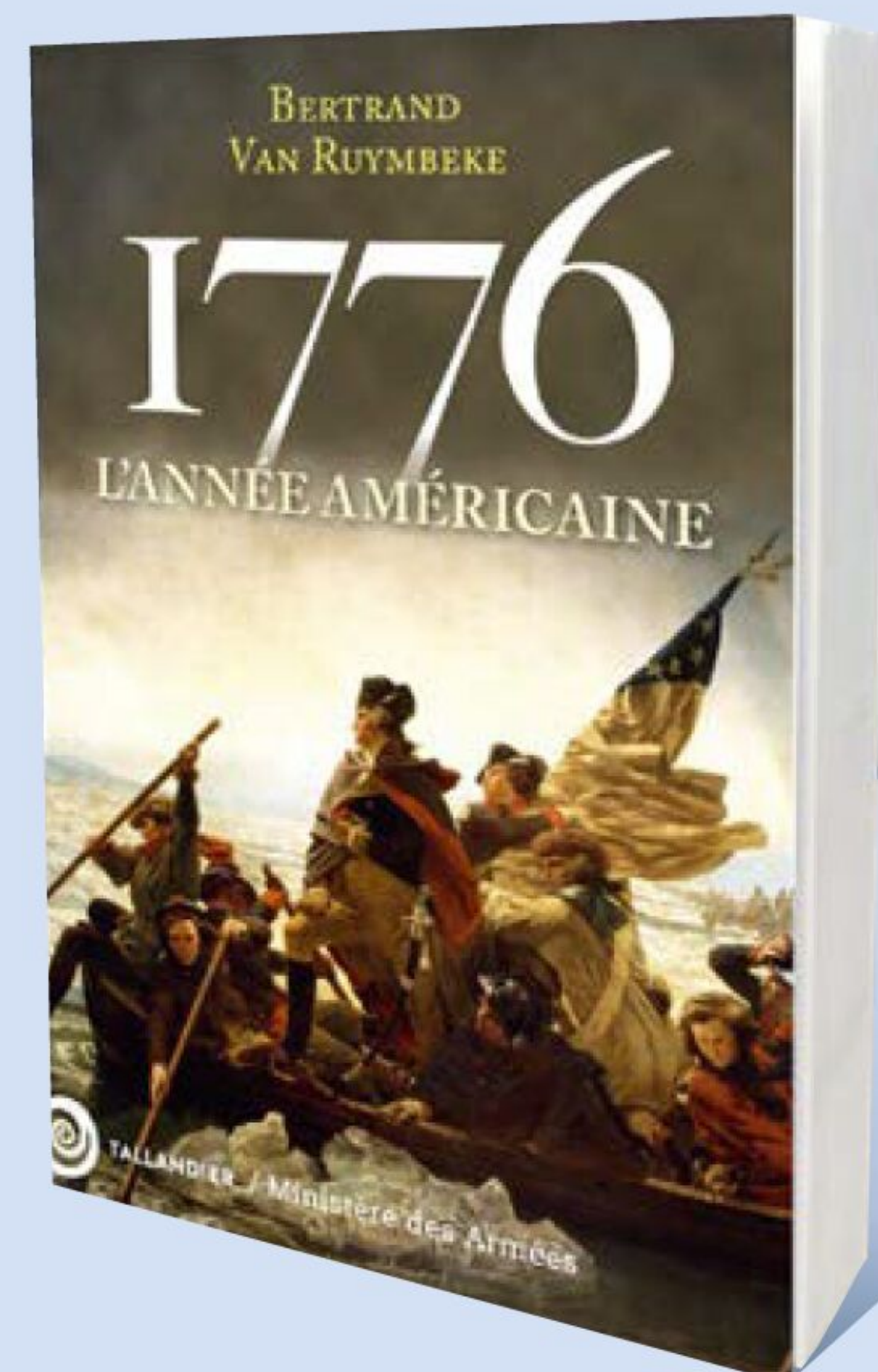
joué d'avance. Chez les colons, on croit longtemps à une atténuation de la pression fiscale et au maintien des libertés.

Démocratie à l'essai

En Angleterre, on pense que la vigueur du sentiment loyaliste et une présence militaire accrue suffiront pour tuer dans l'œuf la moindre velléité séparatiste. Mais faute de compromis, l'idée d'une rupture s'impose peu à peu à une caste de notables portée par l'esprit des Lumières. La

résistance s'organise dans l'improvisation totale. Des « patriotes » tels que Samuel Adams et Thomas Paine entretiennent l'agitation. Le 16 décembre 1773, dans le port de Boston, les « Fils de la Liberté » rejettent à la mer la cargaison de thé de trois navires. Quelques mois plus tard, les délégués des colonies se réunissent à Philadelphie et envisagent pour la première fois l'hypothèse d'un recours aux armes. Mais c'est seulement au printemps 1775 que les hostilités s'ouvrent dans

le Massachusetts. L'auteur rappelle avec justesse l'état d'impréparation des insurgés, le désordre de la mobilisation et l'intransigeance de George III, mais aussi les divisions opposant les Treize Colonies avant que ne soit décrétée l'union sacrée. Le principal mérite de l'ouvrage est de proposer une relecture de la guerre de l'Indépendance en centrant son propos sur l'année 1776, date charnière dans la chronique des événements. Les opérations militaires s'enlisent dans une impasse sanglante. Après avoir échoué à envahir le Canada, l'armée continentale commandée par George Washington essuie une série de revers, évacue New York et se



réfugie dans le New Jersey et en Pennsylvanie. Sur le plan politique, en revanche, les représentants des Treize Colonies en convention à Philadelphie franchissent un pas décisif en déclarant, le 4 juillet 1776, l'indépendance des États-Unis d'Amérique. Un document essentiel et fédérateur, justifiant la rupture avec l'autorité britannique pour prôner des idéaux universels et dessiner les contours d'une nation appelée à devenir le banc d'essai de la démocratie.

Acte fondateur

S'il est complété par la Constitution fédérale et une énumération des droits (*Bill of Rights*), le texte de la Déclaration d'indépendance reste le véritable acte de naissance des États-Unis. Sa portée est immense: dans les colonies, il permet de battre le rappel des forces et de donner du sens à la lutte. L'insurrection devient une révolution. Son écho résonne par-delà les mers: la France, l'Espagne et les Provinces-Unies s'intéressent de plus en plus à la cause des Insurgents. Louis XVI – sous l'influence de Vergennes, son ministre des Affaires étrangères, mais aussi de Benjamin Franklin, émissaire spécial du Congrès – envisage de leur venir en aide et d'offrir à son royaume une revanche contre le rival anglais... Une étude brillante sur les sources de l'«exceptionnalisme états-unien» et de l'amitié franco-américaine!

📖 FARID AMEUR

1776. L'Année américaine, de Bertrand Van Ruymbeke (Tallandier, 512 p., 24,90 €).

Rendez-vous avec les morts : l'évolution d'un culte



Depuis la fin du XVIII^e siècle, les morts ont commencé à quitter la cité pour habiter un nouveau cadre: le cimetière situé en périphérie. Guillaume Cuchet nous conte cette révolution funéraire et le nouveau rite qu'elle a engendré: la visite sur les tombes, notamment à la Toussaint, transformée en fête des morts. Le cimetière moderne des XIX^e et XX^e siècles, avec ses monuments isolés et ses caveaux de famille, dont le Père-Lachaise est le laboratoire, est le lieu d'une déchristianisation progressive. Il se nourrit de divers fantasmes: conservation des corps, demi-sommeil des morts, communauté des cercueils, perpétuité du souvenir et des

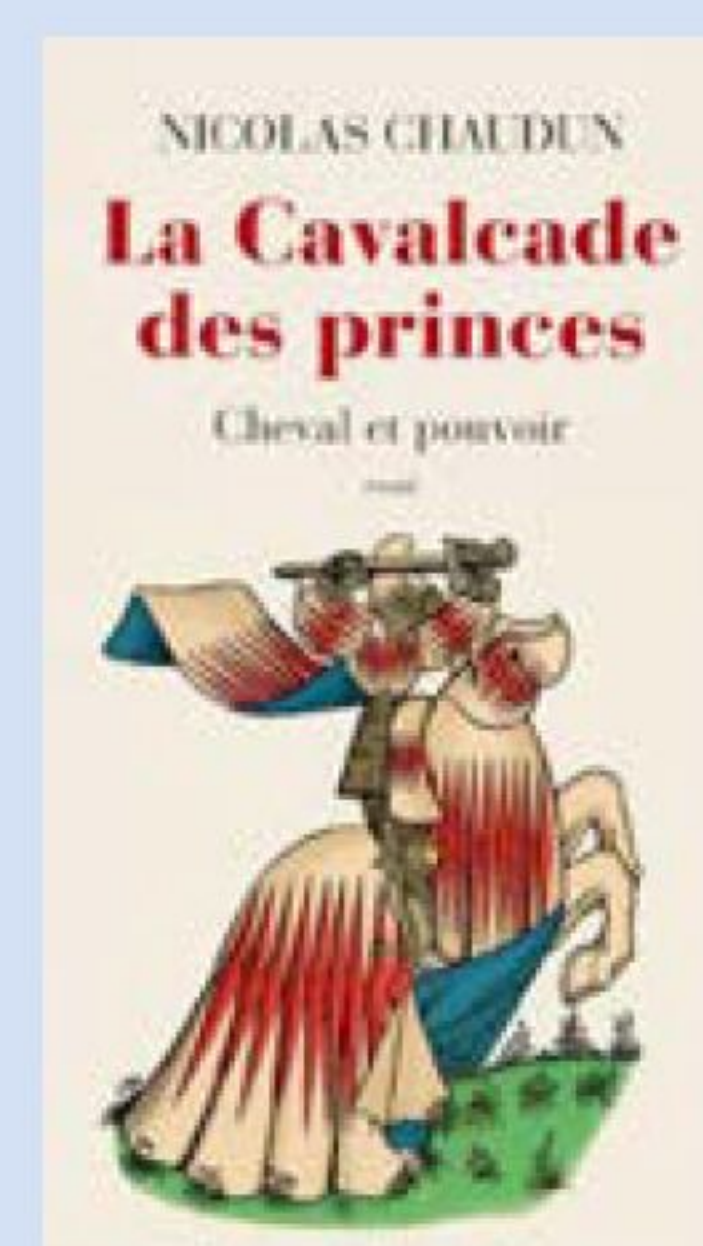
regrets «éternels». De nouveaux rites sociaux sont mis au point: l'habillement du défunt en costume du dimanche, le port du deuil en noir, l'usage de papier à lettres à liseré noir, le dépôt de fleurs et de couronnes sur les tombes. Cette «religion des morts» atteint son apogée à l'issue de la Première Guerre mondiale, qui fait de la France un pays de veuves et d'orphelins. Trente ans plus tôt, en 1887, après plusieurs décennies de débats, la crémation, qui procède d'un autre imaginaire, avait été légalisée. C'est l'origine d'une nouvelle révolution funéraire, qui se déroule sous nos yeux: 1 % des funérailles donnaient lieu à crémation en 1980, 45 % aujourd'hui. Un essai stimulant, dont l'humour (noir) n'est pas absent. 📖 THIERRY SARMANT

La Religion des morts. Comment le XIX^e siècle a inventé le deuil moderne, de Guillaume Cuchet (Seuil, «L'Univers historique», 300 p., 23 €).

À cheval, le pouvoir a de l'allure

Domestiqué, admiré, convoité... le cheval n'aurait-il pas contribué à façonner le visage de l'humanité? Sa force et sa vitesse en ont d'abord fait un outil pour l'homme en quête de subsistance et de conquête. Mais le cheval avait quelque chose de plus: l'aura. Peint sur les parois préhistoriques, enterré

en compagnon d'éternité dans les tombes des guerriers scythes, redouté dans la mythologie sous la forme du centaure, il s'inscrit bientôt dans les usages de la sphère combattante et comme l'emblème d'une élite: depuis l'Antiquité, élever, dresser et harnacher un cheval est coûteux. C'est sur ce lien ancestral entre cheval et pouvoir que s'interroge Nicolas Chaudun au travers d'une déambulation érudite dans l'histoire et l'histoire de l'art: « Dans toute société sédentaire primitive, monter, c'est combattre; et combattre bien, c'est régner. » L'homme à cheval



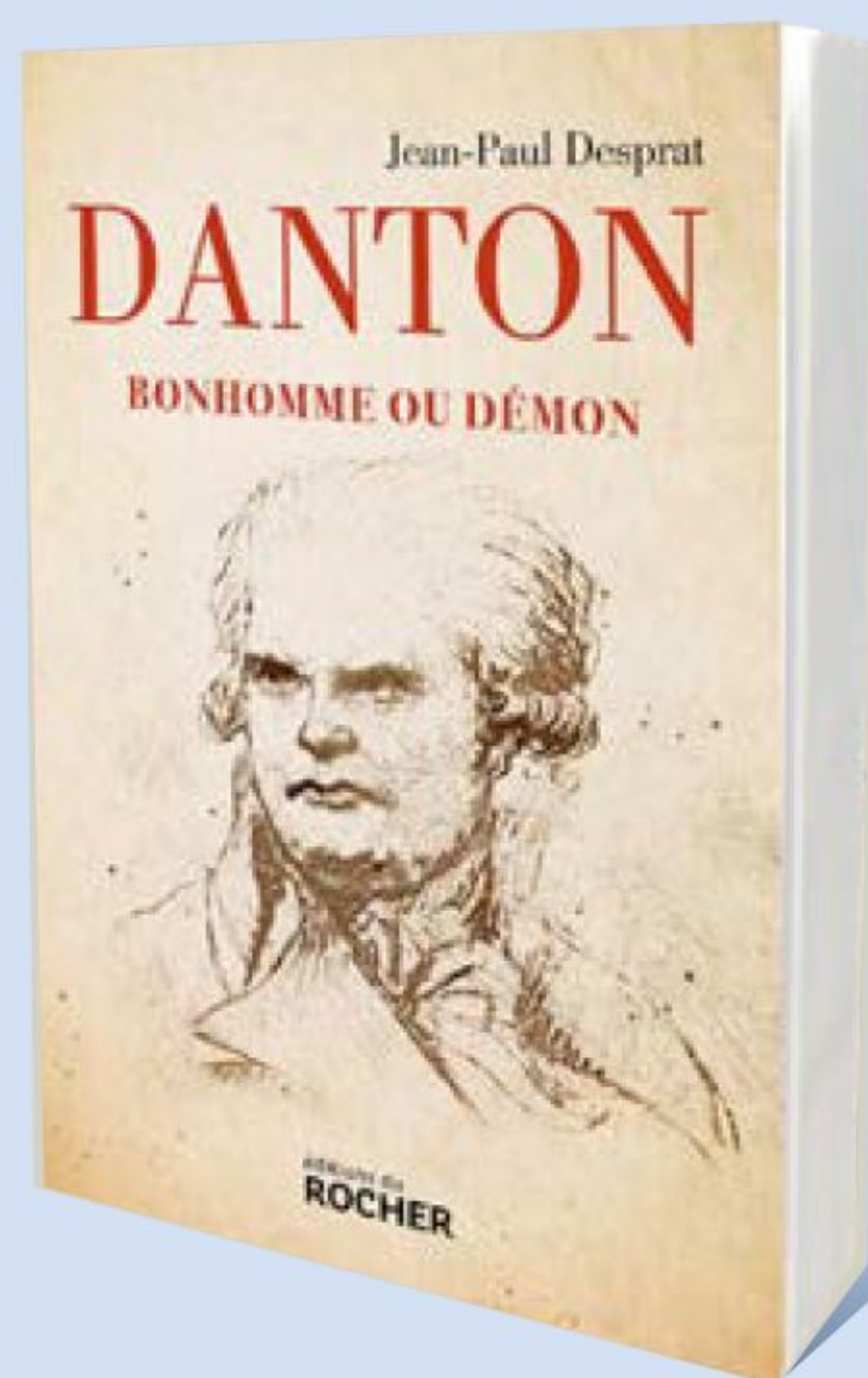
devient marqueur de civilisation, et le chevalier s'illustre par son code d'honneur. L'idéal de cavalier victorieux, véhiculé dans la littérature courtoise et la légende arthurienne, se renforce à mesure que décline la cavalerie lourde. Puis la Renaissance voit triompher la représentation à cheval chez les aristocrates

européens, avec l'éclosion des académies et l'enseignement des pratiques équestres théorisées. La superbe du prince s'évalue à l'aune de sa monture, et monter devient un art, rien de moins que la métaphore du juste gouvernement des peuples. Malgré les guerres et les changements sociétaux, la fascination semble aujourd'hui intacte. Serait-ce l'un de ces « pactes », tacites et primordiaux, qui unissent l'homme à l'animal et forgent le creuset d'une civilisation? 📖 MATHILDE SAMBRE

La Cavalcade des princes. Cheval et pouvoir, de Nicolas Chaudun (Actes Sud, 224 p., 22 €).

Danton, l'éloquence et l'ambiguïté

Il y a quelques années, Jean-Paul Desprat nous donnait une merveilleuse biographie de Mirabeau, le grand tribun des débuts de la Révolution. C'est à un autre orateur qu'il s'attaque aujourd'hui: Georges Danton, dont la figure émerge sur la scène politique après la mort du député d'Aix (1791). Comme Mirabeau, Danton est d'abord un corps et une voix: corps puissant, visage d'une laideur frappante, voix de stentor. Comme Mirabeau, il parle d'abondance, sans plan déterminé, et son éloquence emporte les foules ou retourne une assemblée. A-t-il une pensée ou une doctrine qui lui soit propre? Il ne le semble pas. Avocat, comme tant d'autres acteurs de la Révolution, il gravite tout d'abord autour de la «faction d'Orléans», qui veut



mettre le futur Philippe Égalité sur le trône à la place d'un Louis XVI hostile au nouveau cours des choses.

La chute de la monarchie, le 10 août 1792, transforme l'agitateur en homme d'État. Ministre de la Justice puis membre du Comité de salut public, il est un des principaux acteurs du sursaut qui permet à la Révolution de triompher de ses ennemis

intérieurs et extérieurs et ne recule pas devant les mesures extrêmes. Il a laissé faire les fameux massacres de Septembre. Sanguinaire par nécessité et non par tempérament, Danton finit par être dépassé sur sa gauche. Tout oppose le tribun débraillé et bon vivant, voire noceur, à l'austère et gourmé Robespierre.

Doublement suspect

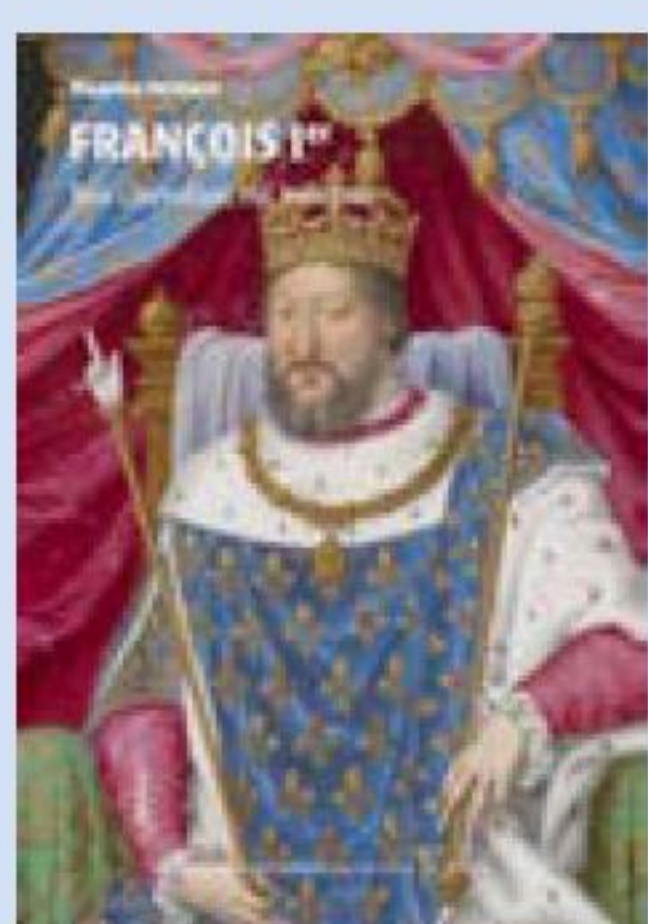
En ces temps de Terreur, les factions révolutionnaires s'entre-déchirent, obsédées qu'elles sont par l'idée que la trahison est partout. Pour Robespierre et ses amis, Danton devient doublement suspect: d'indulgence envers les ennemis de la Révolution, d'une part, de corruption, de l'autre – et il est vrai qu'autour du député on relève des enrichissements suspects. Trop

confiant dans la puissance de son verbe, Danton ne voit pas venir la mise en accusation qui le mène devant le Tribunal révolutionnaire... qu'il avait lui-même contribué à fonder. La Révolution dévore ses enfants: il monte sur l'échafaud le 5 avril 1794.

Au long d'un récit mené sur un rythme trépidant, Jean-Paul Desprat nous fait entendre la voix de Danton, de ses partisans et de ses adversaires. Il nous fait découvrir une éloquence tout à la fois savante et violente, dont les actuels débats parlementaires ne donnent qu'une faible idée. Un magnifique portrait en action, qui donne à voir ce que sont les forces et les faiblesses d'un leader populiste. **T. S.**

Danton. Bonhomme ou démon, de Jean-Paul Desprat (Éditions du Rocher, 460 p., 24 €).

François I^{er}, l'homme derrière le monarque



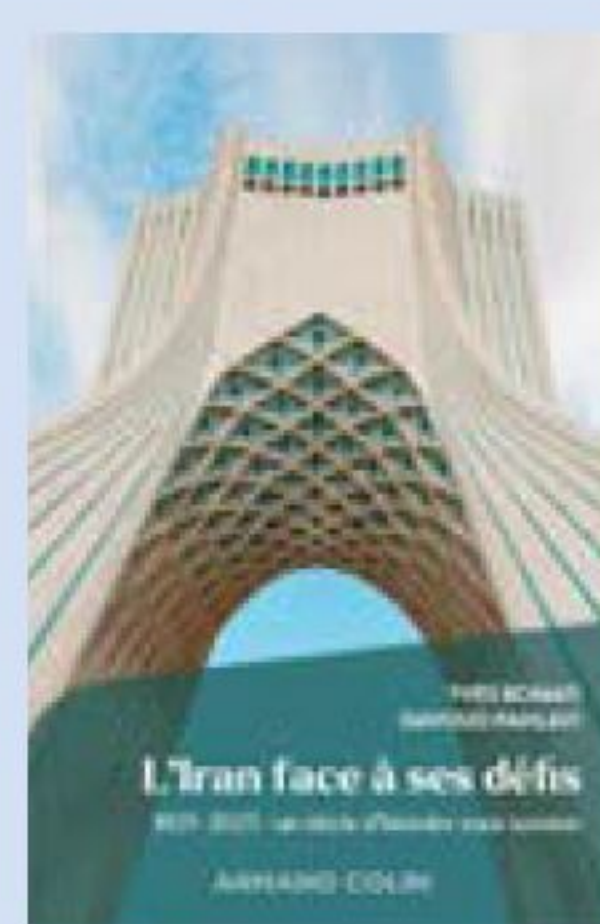
Dans notre imaginaire, François I^{er} demeure le roi chevalier (que Bayard adoube à Marignan) et le roi mécène (qui recueille le dernier souffle de Léonard de Vinci). Telle est l'image que le Valois a voulu livrer, non sans succès, à la postérité, et à la construction à laquelle s'intéresse Maxence Hermant.

Conservateur à la BnF et merveilleux

connaisseur des manuscrits enluminés, il brosse à grands traits la biographie du souverain, mais en mettant toujours en valeur ses goûts artistiques et littéraires et ce que l'on pourrait appeler sa « politique culturelle ». Il nous invite ainsi à un voyage au cœur des collections royales, de manuscrits en tableaux, de camées en d'œuvres d'art. Somptueusement illustré, son livre est un enchantement. **LAURENT VISSIÈRE**

François I^{er}. Roi chevalier, roi mécène, de Maxence Hermant (Perrin, 256 p., 25 €).

Iran: un siècle d'histoire à l'aune de l'actualité



Un livre à deux voix. D'un côté, un universitaire capé, mais qui ne jargonne pas; de l'autre un prince impérial, témoin privilégié qui a vécu en Iran jusqu'en 1982. Dans un langage accessible au plus grand nombre, ils remontent dans l'histoire contemporaine, nous permettant de comprendre au plus près un pays sans cesse placé devant ses

choix politiques, spirituels et identitaires. Nous mesurons le poids des hommes, ce qu'ils ont impulsé et incarné un temps, souvent jusqu'à leur chute. Nous comprenons l'importance de la religion d'État et ses déviances, les aspirations du peuple et surtout de la jeunesse, confrontée à la tyrannie et aspirant au renouveau. Alors que tout s'accélère en Iran, ce livre éclaire une actualité brûlante. **DENIS LEFEBVRE**

L'Iran face à ses défis. 1925-2025, un siècle d'histoire sous tension, d'Yves Bomati et Davoud Pahlavi (Armand Colin, 366 p., 23,90 €).

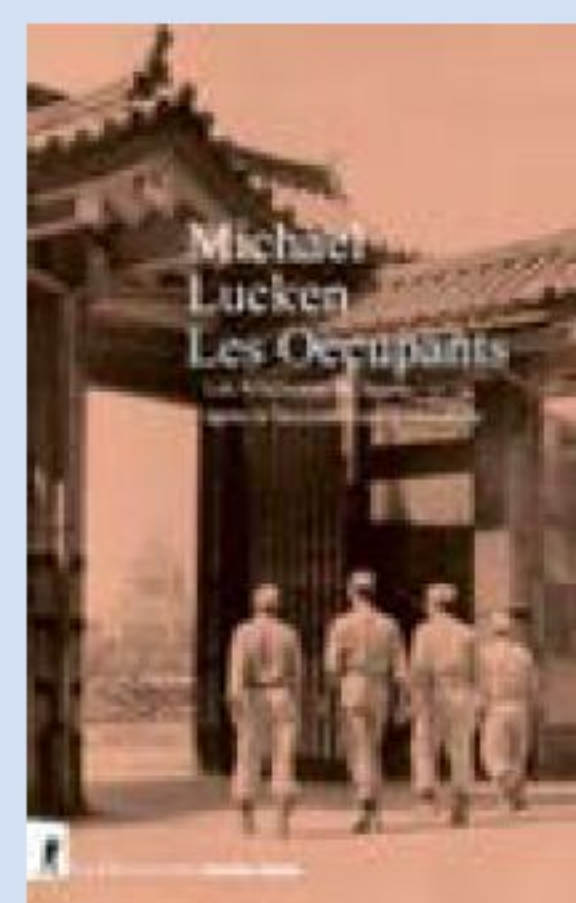
Quel avenir pour la démocratie ?



Prise en étau entre Trump et Poutine, la démocratie libérale est en crise. L'auteur montre que son apparition en France est tardive (1870-1880). Procédant d'un équilibre fragile entre égalité et liberté, elle est sans cesse remise en cause par les tenants d'une démocratie autoritaire ou ceux

d'un libéralisme aristocratique ou ploutocratique. L'historien propose des remèdes pour l'avenir : tirage au sort des représentants du peuple, cogestion des entreprises, indépendance des médias. De quoi alimenter les débats lors de l'année électorale. T. S. **Égaux ou libres. Histoire de la démocratie française**, de Renaud Meltz (Tallandier, 415 p. 23,90 €).

D'ennemi à allié, une conversion tout en douceur

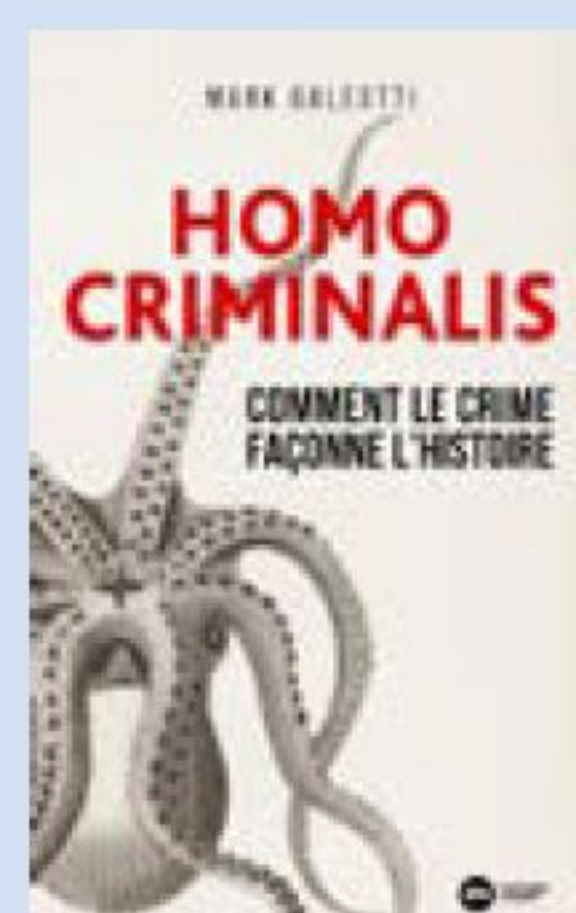


Puragumatizumu, « pragmatisme » : tel est le maître mot de cette période de l'histoire du Japon au cours de laquelle, de 1945 à 1952, l'occupant américain convertit l'implacable adversaire de la veille en un allié fidèle. Des portraits d'acteurs de ce sujet complexe montrent les différentes facettes du

soft power de l'Oncle Sam, dont la décontraction de velours cache toujours une main de fer. Côté nippon, un dosage variable de coopération lucide et de discipline collective assure la réussite de l'occupation. Ou comment inciter sans contraindre. LAURENT AVEZOU

Les Occupants : les Américains au Japon après la Seconde Guerre mondiale, de Michael Lucken (La Découverte, 334 p., 22 €).

Légal & illégal, le mariage arrangé



Convoquant la Grèce antique, les pirates des Caraïbes ou la Florence de la Renaissance, sans compter l'actualité des bidonvilles de Rio de Janeiro et de la Russie de Poutine, l'ouvrage s'intéresse à la criminalité organisée et son intrication avec les sociétés officielles.

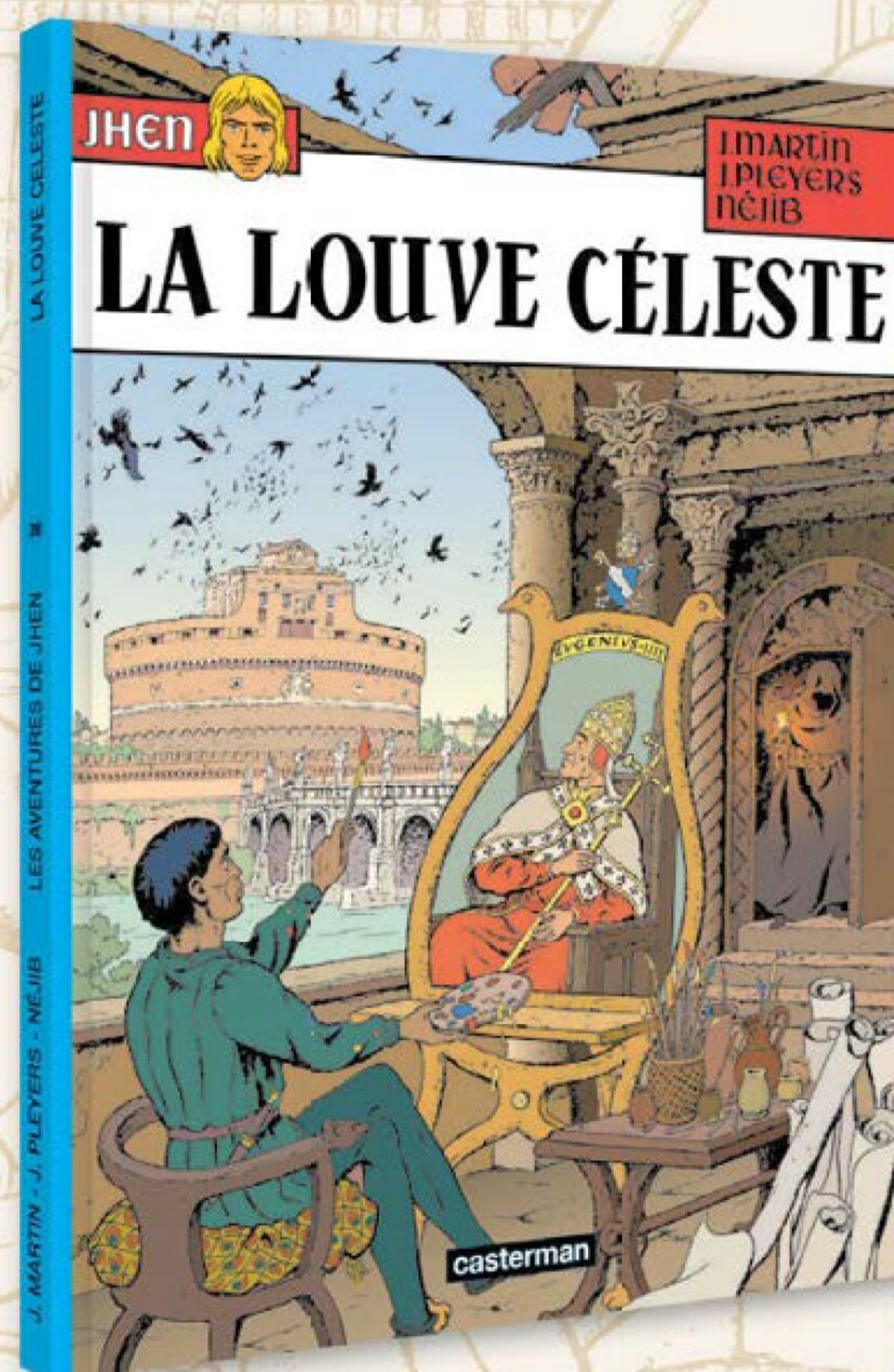
Il nous entraîne sur les pas des criminels qui ont façonné les États et évoque la fusion croissante de certains régimes avec le crime organisé. D. L. **Homo criminalis. Comment le crime façonne l'histoire**, de Mark Galeotti (Nouveau Monde éditions, 337 p., 22,90 €).

J.MARTIN J.PLEYERS NÉJIB

JHEN

Château Saint-Ange –
Rome, 1440.

Jhen au cœur d'un complot
contre le pape orchestré
par une mystérieuse
société secrète.

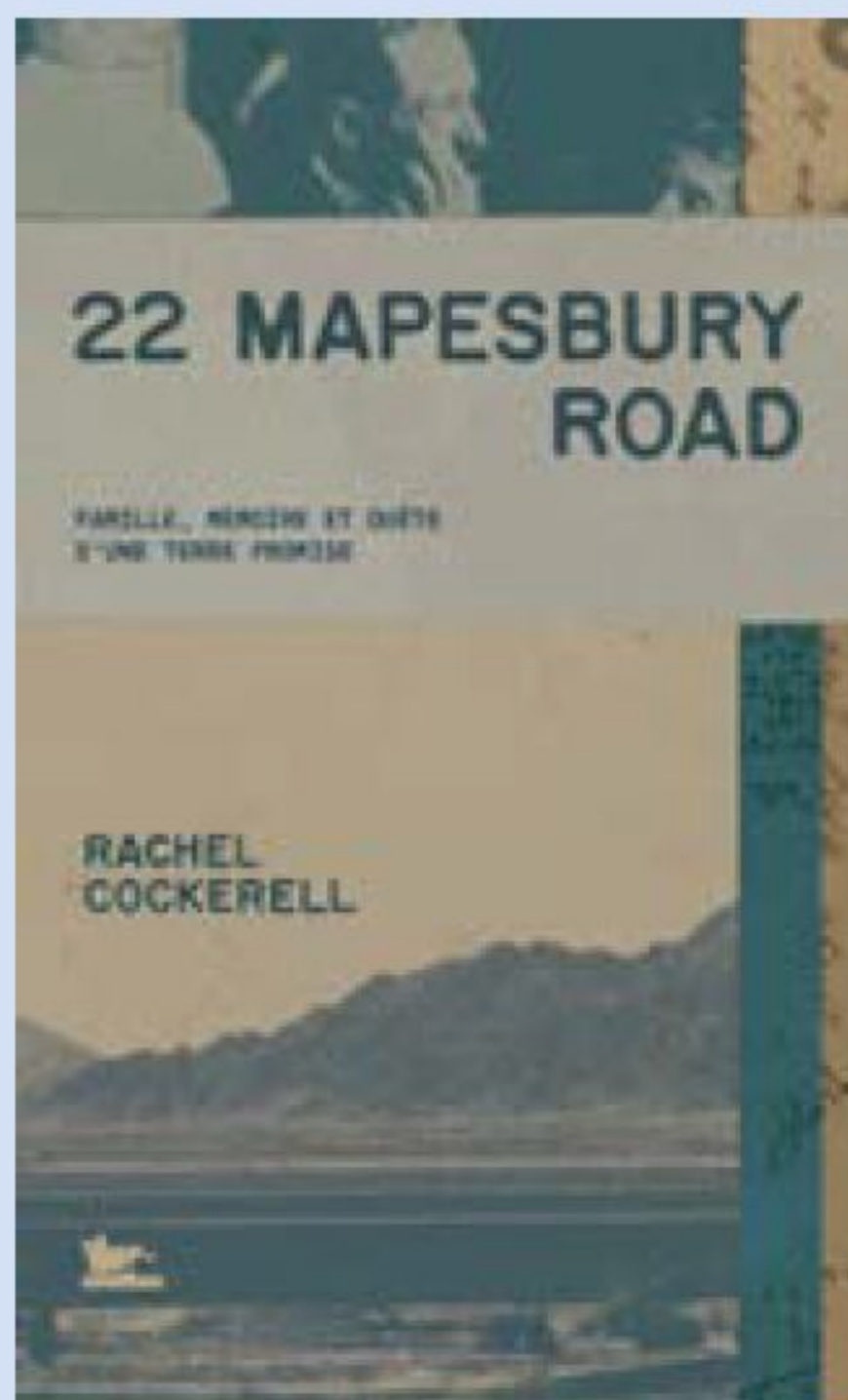


Nouvelle aventure disponible
au rayon bande dessinée

casterman

Une autre terre promise

Les façons de narrer l'Histoire sont multiples. En témoigne ce livre qui raconte comment, en 1897, lors d'une initiative secrète, plusieurs milliers de Juifs d'Europe furent transplantés dans un port du Texas. Voulant, dans un premier temps, tenter de comprendre le mystérieux parcours qui avait été celui de David Jochelmann, son arrière-grand-père, Rachel Cockerell finit par suivre le chemin de Theodor Herzl et du premier congrès sioniste. Plutôt que de romancer une histoire en un récit linéaire, l'autrice nous plonge dans cette narration de la douleur et de l'espoir grâce à des extraits de lettres, des discours, des entretiens, des articles de presse, des récits. Dans sa postface, elle raconte comment, revenant dans la



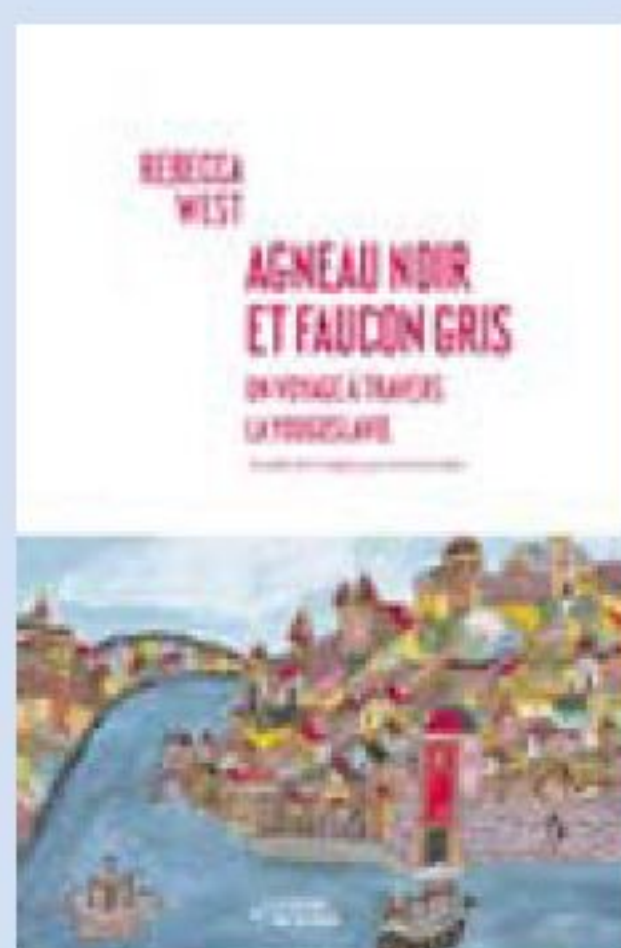
maison familiale de Mapesbury Road, dans le quartier londonien de Kilburn, elle découvre une très vaste bâtisse, habitée par un oncle qui n'en utilise que quelques pièces; le reste contient ce qu'elle appelle des «détritus du XX^e siècle»: vieux meubles, photographies, livres, carnets, objets sans valeur qui ont tous une histoire, papier jauni. Que reste-t-il d'une vie à la fin de la vie?

Roman vrai, mensonge, qui dit la vérité? Tout cela à la fois, mais placé sous le signe d'une phrase qui dit tout: «Si nous ne pouvons pas obtenir la Terre sainte, nous pouvons faire sainte

une autre terre»! **GÉRARD DE CORTANZE**

22 Mapesbury road, de Rachel Cockerell

(La Table Ronde, 447 p., 24,50 €).



Récit de voyage balkanique

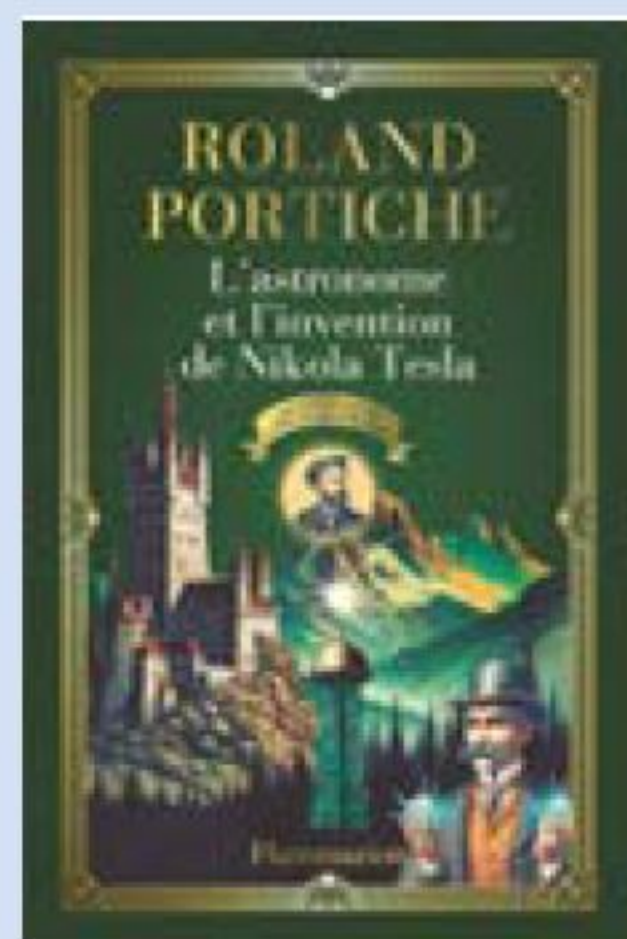
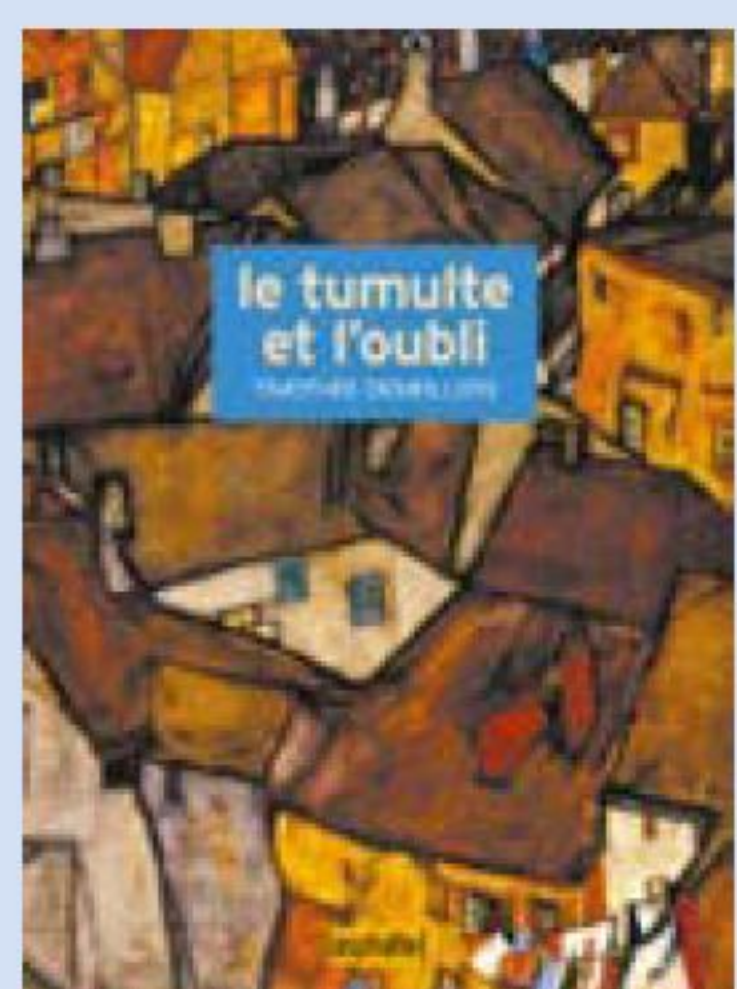
Romancière proluxe et féministe engagée, Rebecca West réinventa le récit de voyage – faisant de ce dernier un objet littéraire lorgnant du côté de la fiction et du livre d'histoire. Parcourant la Yougoslavie à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, elle en rapporta ce pavé de mille pages, tout à la fois livre politique et récit prophétique, conte philosophique et promenade en terre inconnue. Tel Dostoïevski dans *Les Possédés*, Rebecca West, avec une troublante pertinence, évoque le tumultueux paysage politique social et idéologique de son temps. G. C.

Agneau noir et faucon gris, de Rebecca West (Les Éditions Noir sur Blanc, 1278 p., 36 €).

En famille dans les Sudètes

Les livres sur la minorité allemande des Sudètes expulsée de Tchécoslovaquie après la Seconde Guerre mondiale sont légion. Décider d'en écrire un nouveau est un pari osé que réussit brillamment Timothée Demeillers, un des rares écrivains d'aujourd'hui à savoir plonger le lecteur dans le grand tumulte de l'Histoire. Aussi, lorsqu'il évoque le destin de sa grand-mère «accusée de porter la responsabilité de l'adhésion massive de son peuple au nazisme», l'empathie est-elle immédiate et le plaisir de lecture intense. G. C.

Le Tumulte et l'Oubli, de Timothée Demeillers (Asphalte, 604 p., 14,90 €).



Espace troué et mondes parallèles

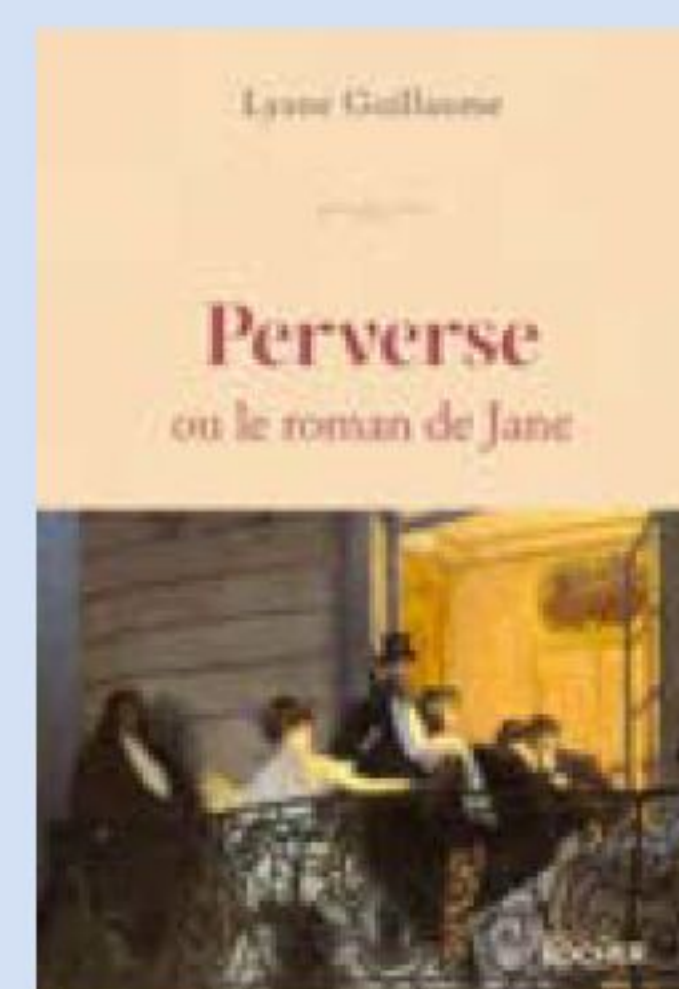
Roland Portiche aime les séries. Après ses livres consacrés aux aventures de Pellegrino Ernetti, voici le troisième tome de celles de Camille Flammarion, dont le goût pour l'astronomie n'a d'égal que celui qu'il nourrit pour les phénomènes mystérieux du spiritisme qu'il nomme les «forces naturelles inconnues». Il n'envisage rien moins que de trouver le «tissu même de l'espace et de faire irruption dans un de ces mondes parallèles». Pour l'aider: Lou-André Salomé, Jean Jaurès, Bram Stoker et le fameux Nikola Tesla... Tout un programme! G. C.

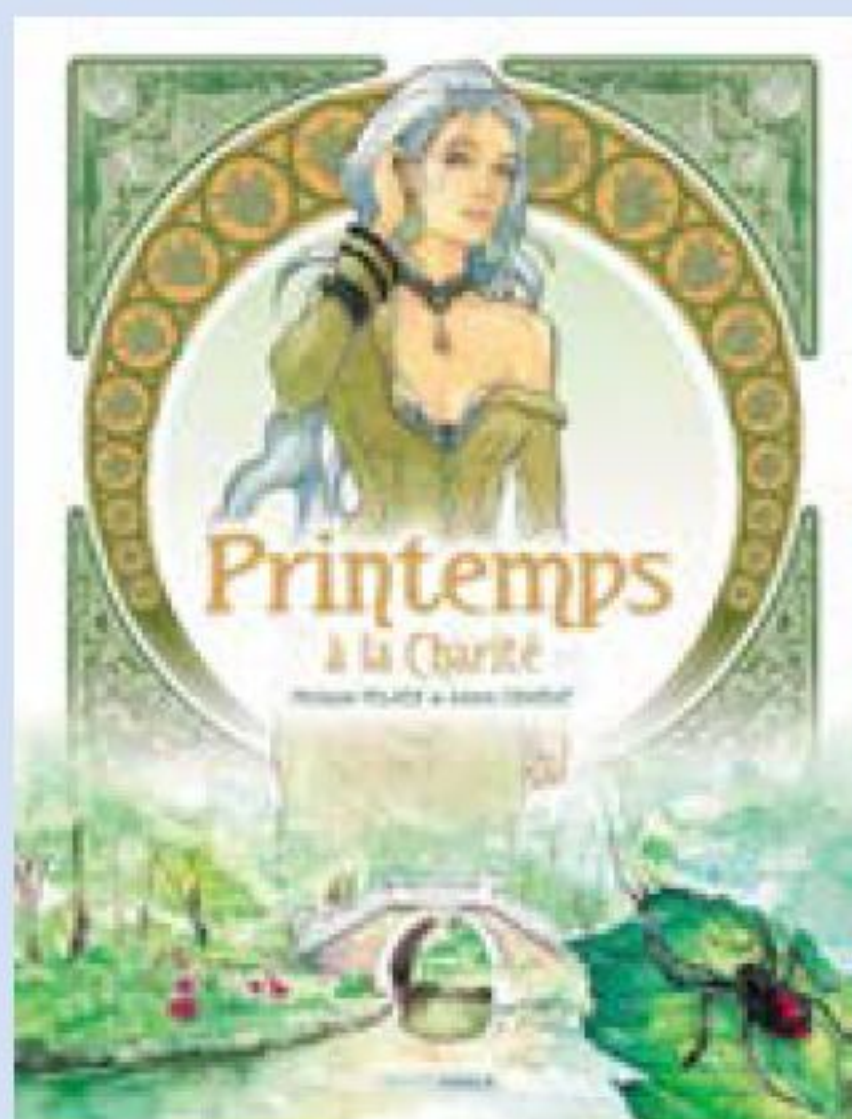
L'Astronome et l'invention de Nikola Tesla, de Roland Portiche (Flammarion, 363 p., 21 €).

La vie d'une autrice «décadente»

Lyane Guillaume aime tirer de l'oubli des gloires passées. Elle consacre son nouveau roman à Jane de la Vaudère, «femme de lettres» de la Belle Époque, à laquelle on doit des pièces de théâtre, des contes, des nouvelles... et des romans aux titres évocateurs: *Mortelle étreinte*, *Les Demi-sexes*, *Les Courtisanes de Brahma...* Chantre des amours polymorphes, la dame nous est ici restituée avec brio dans son temps où décadence et naturalisme vont l'amble. Quand elle meurt, en 1908, Marcel Proust vient juste de commencer *À la recherche du temps perdu...* G. C.

Perverse ou le roman de Jane, de Lyane Guillaume (Éditions du Rocher, 420 p., 21,50 €).



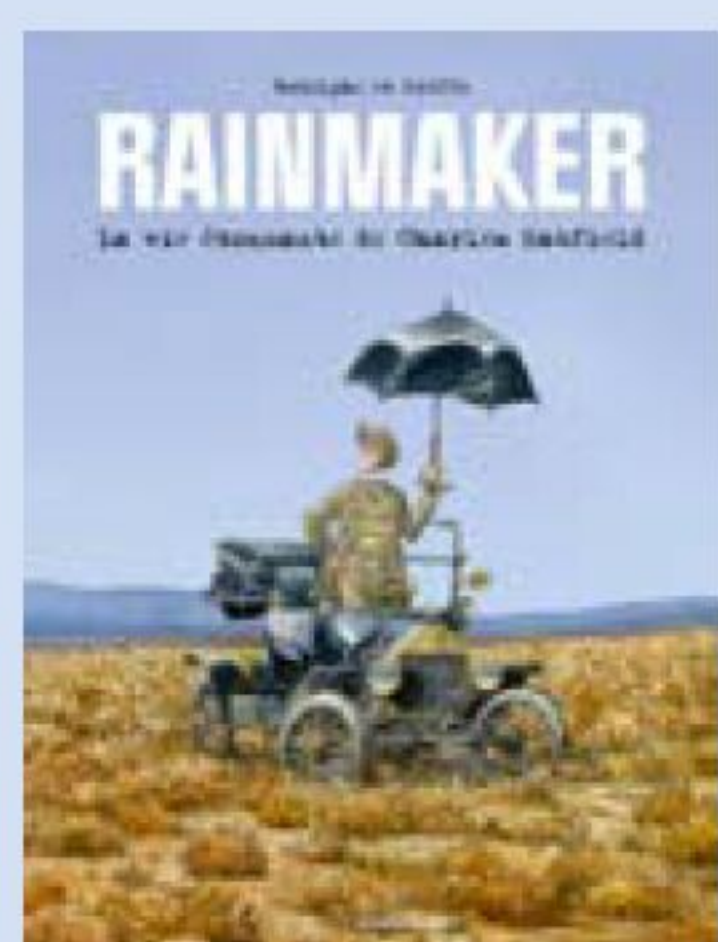


Une vengeance par charité ?

En ce beau printemps 1897, l'inspecteur Amaury Broyan enquête sur d'étranges morts qui, sans être des assassinats, ne semblent guère naturelles. Le point commun qui relie les victimes est d'avoir réchappé au terrible incendie du Bazar de la Charité (4 mai 1897). Une vengeance serait-elle à l'œuvre ? L'album est basé sur l'idée reçue selon laquelle les hommes auraient cherché à se sauver en laissant mourir les femmes derrière eux. Ce *Printemps* s'ajoute à l'automne et l'hiver d'une élégante tétralogie dédiée au Paris de la Belle Époque. L. V. **Printemps à la Charité**, d'Alexis Chabert et Philippe Pelaez (Grand Angle, 72 p., 17,90 €).

L'apprenti sorcier « faiseur de pluie »

À la fin du XIX^e siècle, dans une Californie dévastée par la sécheresse, Charles Hatfield (1875-1958) se vante d'avoir inventé un procédé pour faire pleuvoir. Ses premiers essais semblent prometteurs et, peu à peu, sa réputation de « faiseur de pluie » s'étend... au point qu'en 1915, la ville de San Diego signe avec lui un contrat mirifique. Mais l'expérience tourne à la catastrophe et la région disparaît sous un véritable déluge ! L'album rend hommage à ce personnage atypique, chimiste de génie, qui fait aussi partie de la légende de l'Ouest. L. V. **Rainmaker. La vie étonnante de Charles Hatfield**, de Rodolphe et Griffio (Anspach, 46 p., 16 €).



Une île tombeau pour de pauvres robinsons

En 1740, l'Amirauté britannique arme une flotte chargée d'attaquer les colonies espagnoles du Nouveau Monde, dans le Pacifique. Sous le commandement du commodore Anson, six navires taillent leur route plein sud, mais, partis trop tard, ils atteignent le cap Horn à la mauvaise saison et sont dispersés par la tempête. C'est ainsi que l'un d'entre eux s'échoue sur une île déserte au sud du Chili. Pour les survivants débute alors une terrifiante robinsonnade, où il leur faut affronter la faim, le froid et le désespoir. Face à des officiers médiocres, une partie de l'équipage se mutine et les drames s'enchaînent... Les auteurs avaient déjà réalisé un album consacré à cette expédition, considérée comme une des heures de gloire de la Royal Navy. Avec le naufrage du *Wager*, ils en explorent une facette bien plus sombre – celle de naufragés qui, perdus loin de tout, s'entretuent. L'album se nourrit des souvenirs d'un des rares rescapés à être retournés en Angleterre, le *midship* John Byron. L. V. **Naufrage en Patagonie. La tragique histoire de l'équipage du Wager**, de Christian Perrissin et Matthieu Blanchin (Futuropolis, 128 p., 22 €).



Sens Public

PUBLIC
SENAT

Du lundi au jeudi à 18h & 22h
Une émission présentée par Thomas Hugues

Puis en replay sur publicsenat.fr